

«AU-DELÀ DU NOIR ET DU BLANC»

Gaston KELMAN, ancien directeur de l'observatoire du Syndicat d'agglomération nouvelle de la ville d'Evry et auteur du best-seller « Je suis noir et je n'aime pas le manioc » paru en 2004 aux éditions Max Milo.

Auteur de « *Au-delà du Noir et du Blanc* », paru aux éditions Max Milo en octobre 2005.

***Texte communiqué à partir de la rencontre-débat du 15 juin 2006
Organisée par le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne.***

Les dynamiques sociales et les centres prescripteurs

Aujourd'hui, le débat sur la place des minorités noires et de toutes les minorités visibles en France bat son plein. Les uns et les autres, nous participons à ce débat. Les uns et les autres, nous utilisons les moyens qui sont les nôtres. Nous sommes bien loin d'une quelconque unanimité. Il y a les descendants d'esclaves. Il y a les descendants de colonisés. Il y a les descendants de négriers occidentaux et orientaux et de colons occidentaux. Il y a les métis, les quarterons, les octavons, qui ne sont pas noirs mais sont pris et finissent par se prendre pour des Noirs. Il y a ceux qui sont des mosaïques de tout - peau- rouge, peau noire, peau jaune, visage pâle -, ceux-là dont la composition n'a pas encore trouvé place dans les dictionnaires. Il y a de ces Noirs qui ne sont ni descendants d'esclaves, ni descendants de colonisés, mais revendiquent comme une gloire, un honneur immense d'être l'un et l'autre parce qu'ils sont noirs et que tous les hommes noirs auraient la même histoire, la même culture, le même destin.

Tout ce monde anime un débat qui va dans tous les sens, sur tous les tons et parfois dans une cacophonie indigeste, où des positions éminemment pertinentes côtoient des délires purement psychédéliques. Il n'est donc pas exceptionnel d'entendre une personne d'origine camerounaise proclamer qu'il est descendant d'esclave et un antillais se baptiser africain. Je parle bien de baptême car généralement tout cela s'arrête à un ostentatoire changement de nom... de plume et à la psalmodie d'un crédo afrocentriste incantatoire, le vécu réel restant bien évidemment occidental, même s'il se revêt de tenues dites africaines parce qu'appartenant à une supposé mode vestimentaire dogon ; même si le tissu vient en droite ligne d'une manufacture batave et d'une factorerie chinoise ; même si le col Mao, symbole vestimentaire de l'authenticité de Mobutu, est emprunté à Pékin.

Les uns concentrent leurs demandes sur un objet unique : davantage de représentativité des Noirs à la télévision. Si c'était l'indispensable sésame pour accéder à plus de respectabilité, cela se saurait. Le rapport des Asiatiques avec ces deux facteurs - représentativité cathodique et respectabilité sociale - nous permet d'en douter. Certes, les choses sont plus complexes. Certes, on nous

l'a toujours dit, ce n'est pas pareil. Nous y reviendrons souvent. D'autres enfourchent le cheval économique. Cette revendication est certainement plus objective, plus légitime. Elle va plus loin que la simple symbolique télévisuelle, pour réclamer le même anonymat positif pour tous les habitants de ce pays, cet anonymat qui permettra la fin des discriminations en tous genres.

Le retour du «maniacodépressif»

Nous avons choisi de traiter des sujets qui fâchent, parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse ; parce tout exorcisme est difficile mais salutaire ; parce que toute vérité est bonne à dire, même si elle est difficile à entendre. Abordant cette question du devoir de témoignage dans l'introduction de *Peau noire, masques blancs*, Frantz Fanon s'interrogeait en 1952 : «Pourquoi écrire ce livre ? Personne ne m'en a prié. Surtout pas ceux à qui il s'adresse.¹». La réponse est d'une clarté printanière. Fanon va très loin, dangereusement et irréversiblement loin dans son obsession à regarder la réalité en face et à la montrer au Noir. Connaissant bien le Noir, il sait qu'il prend des risques. «*Dussé- je encourir le ressentiment de mes frères de couleur, je dirai que le Noir n'est pas un homme... Le Noir est un homme noir ; c'est-à-dire qu'à la faveur d'une série d'aberrations affectives, il s'est établi au sein d'un univers d'où il faudra bien le sortir... Nous ne tendons à rien de moins qu'à libérer l'homme de couleur de lui-même.*²».

Le débat suscité par la sortie de notre livre *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*³ nous a satisfait. Nous avons achevé notre texte en formulant un vœu : «S'il permet l'éclosion de ce débat franc, libre, égalitaire et fraternel, il aura atteint son but au-delà de mes attentes.» Avons-nous atteint cet objectif, avons-nous permis l'éclosion du débat sur la situation du Noir en France ? On le dit et nous nous réjouissons. Certains le contestent – opposant que l'on n'a pas attendu le Noir qui n'aime pas le manioc, le «maniacodépressif⁴», pour traiter la question raciale en France.

Pourtant aucune recherche ne nous a permis de trouver qu'avant cet ouvrage, le Noir de la «métropole» avait été invité, par les Noirs ou par les Blancs, à se considérer en France comme un citoyen et non comme un immigré, comme un frère et non comme un ami, comme un Français à part entière et non comme un Africain et apparenté. On pensait ou on laissait croire que le Noir était doté de spécificités culturelles qui seraient dues, non pas à ses appartenances sociales, mais à un atavisme racial inviolable. Même la mouvance si dynamique, si positive et si volontariste de SOS racisme n'a pu éviter le piège qui consiste à considérer les immigrés et leurs enfants comme des potes et non comme des frères. À ma connaissance, aucun observateur n'a osé affirmer que l'homme noir n'était pas le produit d'une origine, mais celui d'un espace

1. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Points essais, 1971, p.5.

2. Ibid., p.6.

3. Gaston Kelman, *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*, Max Milo, Paris 2004

4. Sobriquet dont nous a affublé un lecteur pourvu d'un certain sens de l'humour.

social d'éducation, que les racines ne sont pas figées, mais mobiles, déterminées par les limites de l'espace vécu.

Certes, Amin Maalouf⁵ a détribalisé les identités, les ramenant à leur support réel, qui est social et non originel ou racial. Mais si Monsieur Maalouf parle des hommes, nul n'a pensé qu'il pouvait aussi parler du Noir. Comme on le sait, le Noir n'est pas encore un homme pareil aux autres, malgré les revendications de la Négritude. Le Noir n'est pas à l'intérieur, mais côté de l'humanité, dans une humanité-bis ; ce chaînon manquant de l'humanité sur lequel certains continuent de travailler.⁶ Le Noir n'est pas à l'intérieur mais à côté de la France.

Nous avons donc suscité le débat et tenons à exprimer notre bonheur et notre reconnaissance à tous ceux qui y participent depuis lors, même si leurs positionnements sont affligeants ou injurieux. Nous nous réjouissons que le silence qui assourdissait la problématique sur la citoyenneté française du Noir ait implosé. Peut-être sommes nous arrivés au bon moment ? Certainement. Sans doute la France était-elle de plus en plus prête à entendre ce discours sur la citoyenneté multiraciale, sur notre histoire commune qui désormais transcende des barrières raciales ô combien factices.

Un débat en ébullition

Il n'en reste pas moins vrai que ce débat est nouveau, indubitablement nouveau. Nous ne parlerons pas du travail des chercheurs afrocentristes. Dans le contexte de la problématique du Noir en France, ce travail vaut ce qu'il vaut et nous y reviendrons plus loin. Mais comme son nom l'indique, il se fixe pour objectif de redonner de la fierté aux Africains en construisant un passé prestigieux à l'Afrique. Je ne parle pas de ce néo- négrocentrisme parfois virulent qu'hébergent certains sites Internet dits Blacks. Tout y est centré sur le destin des populations noires de la planète, destin que l'on voudrait unique mais à l'écart du reste de l'humanité, baignant dans une fraternité de type religieux, mystique, sinon sectaire. Et au nom de cette illusoire unicité de destin, un Français noir qui dirait qu'il n'est pas descendant d'esclave est accusé d'un révisionnisme plus pernicieux que celui des méchants Blancs dont il ferait le sale boulot. Nous ne parlons même pas des initiatives des originaires des DOM, pour une meilleure prise en compte de la Traite dans l'histoire de France. Ce combat est légitime. En effet, il ne s'agit pas de rendre la France blanche d'aujourd'hui coupable des fautes de ses ancêtres. Nul ne devrait hériter de la culpabilité ou de la souffrance de ses aïeux. Il s'agit d'aider la France à regarder son passé en face, pour que tous ses citoyens, descendants d'opprimés et d'opresseurs, puissent effectivement dire, dans un élan fraternel, plus jamais ça, ce plus jamais ça que tous ensemble, nous devons oppo-

5. Amin Maalouf, Les Identités meurtrières, Le Livre de Poche, 2001.

6. Voir le film Man to Man de Régis Wargnier, 2005.

ser à tous les crimes contre l'humanité qui ont assombri l'histoire de ce pays, et qui ont déshumanisé les hommes, aussi bien les victimes que les bourreaux.

La France est prête

La France est prête au débat racial et, phénomène nouveau et salubre, les Noirs se sont jetés à corps perdu dans le débat. Un frémissement, certes : les rayons « société » des librairies sont encore bien peu fournis en écrits de Français noirs, alors qu'ils croulent sous la prose « beur », preuve que les Beurs ont depuis longtemps intégré le débat. La chèvre bêle enfin, ne laissant à nul autre le soin de le faire à sa place⁷. Les Noirs se sont mis à parler de leur propre histoire, de leur propre vécu. *Je suis noir et je n'aime pas le manioc* fut l'un des premiers titres traitant de la place du Noir, du Français noir, dans la société métropolitaine⁸. Puis soudain, ce fut comme une petite avalanche. Après des décennies de mutisme, quatre titres sont sortis en 2004⁹ et déjà trois en 2005¹⁰, à l'heure où nous écrivons ces lignes. Qu'il soit sportif ou musicien, créateur ou politicien, le diabolin noir de banlieue s'est converti en citoyen performant. Fini le temps des tristes negro spirituals, des jérémiades pathologiques et des autocensures suicidaires. Les choses avancent malgré les difficultés bien connues qui persistent... Et des difficultés nouvelles qui s'annoncent...

Un accouchement difficile

Toute parturition est douloureuse et pour celle de la libération de la France de ses angoisses raciales, il n'est point d'injection péridurale.

Côté noir, comme ces esclaves qui, ne sachant pas gérer leur liberté trop brutalement advenue sans qu'ils s'y soient préparés, s'en retourneraient résignés, en servitude volontaire, beaucoup de Noirs ne peuvent supporter cette approche de la citoyenneté déracialisée. Complexés en diable, comment pourront-ils vivre la nouvelle fraternité citoyenne avec le maître blanc ? Hypochondriaques patentés, souffrant d'une douleur aiguë, comment vivront-ils sans la plainte permanente qui renvoie tous leurs malheurs à la responsabilité de l'autre ? Comment vont-ils apprendre à vivre sans gémir, sans brandir leur inutile fierté et leur illusoire fraternité ? Des communautarismes surgissent de toute part et le Noir plus que jamais revendique sa spécificité noire et même africaine.

Du côté blanc, « le négrier craque de toute part, son ventre se convulse et résonne¹¹ ». En effet, un Noir qui ne geint plus ne renvoie pas tout à la couleur

8. Certes, quelques mois plus tôt, en décembre 2003, le psychologue Ferdinand Ezembe publiait un excellent essai intitulé *L'enfant africain et ses univers* (Karthala). Ce livre parle globalement de l'enfant noir français. Mais il est marqué, comme son titre l'indique, par une forte prise en compte du contexte africain ici et là-bas. Ce qui n'enlève rien à sa valeur, car il reste un livre de référence pour comprendre le fossé qui sépare l'univers des enfants de celui des parents.

9. Parus en février 2004 : Fatou Biramah et Audrey Diwan, *Confessions d'un salaud*, éditions Denoël ; Abd Al Malik, *Qu'Allah bénisse la France*, Albin Michel ; Lilian Thuram, 8 juillet 1998, Anne Carrière ; Gaston Kelman, *je suis noir et je n'aime pas le manioc*, Max Milo.

10. Parus en février 2005 : Serge Bilé, *Noirs dans les camps nazis*, Le Serpent à Plumes ; Mohamadou Dia, *j'ai fait un rêve*, Ramsay ; Safia Otokoré, *un conte de fêtes républicain*, Robert Laffont.

11. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine, 1995, p.61.

de la peau, ne se plaint pas qu'on lui a barré le chemin du succès, mais brandit plutôt une réussite insolente ; un tel Noir est vraiment contrariant, iconoclaste et inattendu. Ce n'est pas un bon Noir. Nous nous souvenons de cet homme qui disait à Safia Otokoré¹² qu'il avait peu apprécié la deuxième partie de son livre, alors qu'il avait adoré la première. L'explication est simple. Dans la première partie, Safia Otokoré raconte les tourments des femmes, et des jeunes filles en particulier, dans l'enfer machiste de Djibouti, entre infibulation et surveillance des hommes. La deuxième partie expose le conte de fées de celle qui est devenue vice-présidente de Conseil régional. Et c'est cette deuxième partie, qui relate une belle histoire unique en France, qui a semblé peu digne d'intérêt pour ce lecteur !

Alors, dans un sursaut nostalgique et convulsif, le Blanc veut s'opposer à cette libération et provoque le Noir dans une déferlante révisionniste. La revue d'actualité est édifiante.

Pot (vraiment) pourri

Politique. Les députés de la Nation usurpent le pouvoir des historiens, réinterprètent l'Histoire et inventent des aspects positifs à la colonisation¹³. Afin que rien ne manque à leur perfidie et pour que les générations ne sortent jamais d'une guerre froide nationalo-raciale dont ils sont convaincus que le Blanc sera toujours vainqueur, ils demandent que leur révisionnisme soit enseigné aux enfants des écoles. L'article 4 de la loi du 23 février 2005, « portant reconnaissance de la nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés », dit ce qui suit : « les programmes de recherche universitaires accordent à l'histoire de la présence outre-mer, notamment en Afrique du Nord, la place qu'elle mérite. Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord... ».

Scolaire. Le baccalauréat technologique 2005 proposait à l'épreuve de français, dans la catégorie *écriture d'invention*, un sujet qui, s'il n'est pas dans la mouvance révisionniste pure, mérite toutefois réflexion. S'inspirant de *Lily*, la chanson de Pierre Perret, l'examineur propose le sujet suivant : « Lily, un an après son installation à Paris, écrit à sa famille restée en Somalie. Elle dénonce l'intolérance et le racisme dont elle est victime. Vous rédigerez cette lettre. » Un éditorial du site Internet *Boojum* s'émeut à juste titre de cette épreuve : « il n'est venu à l'idée d'aucun des membres de la commission qui a conçu ce sujet qu'il y aurait forcément parmi les candidats des jeunes gens, comme on dit, issus de l'immigration et que cette composition anti-française qu'on les invitait à rédiger ne les aiderait en rien à s'intégrer dans un pays qui est désormais le leur. » L'éditorialiste a entièrement raison. Mieux, l'observation vaut aussi pour les jeunes dits « Français de souche ». Leur présenter une France intolérante et raciste qui rejette certains de leurs camarades qui vont devenir

12. Safia Otokoré, op.cit.

13. Art.4 de la loi du 23 février 2005, « portant reconnaissance de la nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés ».

leurs compagnons de vie, leurs camarades dans le militantisme et leurs collègues de travail, ne les aide pas du tout. L'éditorialiste poursuit avec une autre observation tout aussi digne d'intérêt.

« Si le but recherché par l'enseignement- et il ne saurait y en avoir d'autre – est d'aider les fils de ceux qui ont souffert à souffrir moins que leurs pères, il n'est pas sûr qu'on les aide beaucoup en ressassant le passé. C'est l'un des effets du devoir de mémoire que de perpétuer l'exclusion des exclus. Loin de nous l'idée qu'il faille oublier ou dissimuler quoi que ce soit, mais – et c'est d'ailleurs le sens de la dernière partie de la chanson de Perret, avec son enfant qui naîtra un jour et qui aura la couleur de l'amour – on contribue beaucoup plus au bonheur des gens en leur montrant ce qu'ils pourront être qu'en leur rappelant ce qu'eux-mêmes ou leurs ancêtres ont été. Par exemple, nier que la torture ait pu être employée pendant la guerre d'Algérie, c'est hypocrite et idiot. Mais insister lourdement sur cet aspect des choses, c'est placer les jeunes Beurs dans une position impossible. Les contraindre à considérer leur mère-patrie comme une marâtre et leur rendre la vie impossible. »

Cinéma. Nous avons récemment invité à la première d'un classique sur l'Afrique à l'occasion de son édition sur support DVD. Il s'agissait de *L'Etat sauvage*, un film de Francis Girod (1978). Comme son nom l'indique, l'Afrique y est évidemment présentée comme un Etat et dans tous ses états. Exit la dimension continentale et toute la diversité qu'elle renferme. L'histoire se déroule en 1960, « dans un pays récemment converti à la démocratie », nous apprend la fiche de présentation. Ici, l'Etat-Afrique est en fait un village où tout le monde court partout, poursuit tout le monde, craint le Blanc tout-puissant, et finit par assassiner le jeune Premier ministre Patrice (suivez mon regard. Vous avez deviné ? Gagné ! Lumumba, bien sûr !) qui a réussi à faire l'unanimité contre lui : trahir les Blancs en leur piquant leur femelle, le tabou suprême du maître ; trahir le gouvernement noir en étant travailleur et incorruptible ; trahir le peuple noir en couchant avec une Blanche... Et je continue à me demander quel est le bien-fondé de la reprise de ce type de cinéma qui n'en finit pas de stigmatiser l'Afrique dans un spectacle de voyeurisme inutile.

En avril 2005, Régis Wargnier, que l'on trouvait déjà dans *L'état sauvage*, ressuscite dans son film *Man to man* le vieux mythe du chaînon manquant de l'humanité. « En 1870, Jamie Dodd, un anthropologue écossais, ramène dans son pays un couple de pygmées africains. Ces « nains sauvages » font très vite l'objet de convoitises. Certains y voient l'origine de l'homme, d'autres veulent en faire des bêtes de foire. Lui seul les regarde, non comme des sauvages, mais comme des êtres humains. »

Au passage, l'auteur égratigne injustement la perfide Albion et falsifie totalement l'histoire et la géographie. « Dans *Man to man*, les Britanniques colonialistes dans leur majorité voient les pygmées comme des animaux, des êtres inférieurs. » C'est la France bien plus que l'Angleterre qui s'est arrogé la mission civilisatrice. La France plus que l'Angleterre s'est longtemps questionnée sur l'humanité du Noir, recueillant même la Vénus hottentote pour l'exposer dans les foires, alors que l'Angleterre avait interdit l'exploitation commerciale

de cette pauvre femme. Enfin, c'est sur le territoire colonial français (Congo, Centrafrique, Gabon) et allemand (Cameroun, qui deviendra français en 1916) qu'en 1870, on trouvait des pygmées et non dans les colonies anglaises. La fiction n'autorise pas tout, quand elle s'inscrit dans l'historicité du réel.

Nous sommes vraiment touchés par la magnanimité de Wargnier et de son héros. Mais nous nous interrogeons sur l'intérêt de ce film. Quelle en est la pertinence pédagogique ? Existe-t-il encore en cette douce France des hommes qui mettent en doute l'humanité de l'Africain, nain pygmée ou géant massai ? La meilleure façon de combattre un tel racisme est-elle de présenter un film ambigu dont les effets subliminaux gommeront ses prétendus aspects anthropologiques et historiques pour en faire un documentaire d'actualité ? J'entends d'ici les « Oh ! » et les « ah ! » médusés des chaumières et des HLM de la France d'en bas.

Histoire. Olivier Pétré-Grenouilleau écrit un livre sur les traites négrières¹⁴. Notre but n'est pas de lui contester le droit d'interpréter les événements historiques. Nous avons d'autant moins envie de contester son travail que l'historien Pap Ndiaye, noir de peau, maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales, reconnaît un mérite certain à ce livre qui « ouvre des débats, conduit à la réflexion, parfois à la critique, décape avec vigueur beaucoup d'idées et de représentations communes, et c'est tant mieux¹⁵ ». Ce qui pose problème, c'est la gesticulation autour d'un travail qui n'a pas de prétention révolutionnaire. Tout en continuant à penser avec Pap Ndiaye que ce livre a de la pertinence, nous ne savons s'il méritait les lauriers que le Sénat a tressés à son auteur. Que ce livre propose un nouvel éclairage sur la traite transsaharienne ou sur la participation des Noirs aux différentes traites, données historiques dont nulle personne sensée ne nie la réalité, semble avoir apporté une caution inespérée à la nation France, comme si ces affirmations relativisaient sa responsabilité. « Vous voyez ! On n'était pas les seuls » aurait pu être la conclusion du discours du président du Sénat. Il y a quelques années, Stephen Smith recevait un prix pour son livre *Négrologie*¹⁶, certes plein de mérite, mais qui dévoilait cet autre grand secret de polichinelle qu'est l'échec au développement du continent africain. Par contre, l'analyse révolutionnaire et novatrice de Serge Bilé sur l'existence des Noirs dans les camps nazis, une histoire totalement occultée, absolument inconnue, se trouvait recalée au podium des prix. Nous nous sommes toujours acharnés à déculpabiliser mes contemporains, Blancs et Noirs, pour une prétendue responsabilité héréditaire par rapport à des faits historiques. Mais la France n'en finit plus de se chercher des excuses.

La dernière tentation du saumon

Aujourd'hui, la France est de plus en plus prête à assumer sa multiracialité. Mais, nous l'avons dit, la parturition est difficile. Alors, pour reculer l'échéance pourtant fatidique et salutaire, la société tout entière est comme prise du syndrome que nous appelons *la tentation du saumon*. En effet, les saumons ont

14. Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négrières, essai d'Histoire globale*, NRF, 2005.

15. Site Internet grioo.com.

16. Stephen Smith, *Négrologie*, Calman-Lévy, Paris, 2003.

la particularité d'être anadromes, c'est-à-dire qu'ils remontent de la mer vers les eaux douces pour frayer. Quand vient le temps de l'accouplement, le saumon retourne à la rivière où il est né. Certains n'atteindront jamais les frayères, morts de fatigue ou chassés par les prédateurs. Seulement, ce retour aux origines qui, dans tous les cas de figure, est fatal au saumon, ne permet pas la naissance d'une espèce nouvelle. De même, la peur du changement, l'apparition du nouveau Français déracialisé, stimule comme une montaison chez certains, Blancs et Noirs, qui veulent retourner aux sources raciales de la citoyenneté et conserver leur supposée nature. Mais ils savent que ce n'est plus possible, que l'homme n'est pas un saumon. Bounty, cappuccino¹⁷, ou ni l'un ni l'autre, le nouveau Français sera déracialisé. Nous sommes ici devant un cas de *l'impossible retour*.

Alors, nous nous sommes réinvités au débat. Parce que la France est prête et elle l'a prouvé par la reconnaissance de sa multiracialité¹⁸. Pour l'avoir accusée, il y a peu, de cacher cet élément derrière l'exposition de leurres comme la multiculturalité, nous ne pouvons que nous réjouir de cette évolution positive. La France a fait le bon constat, mais il reste deux étapes essentielles, les plus importantes en fait. Il s'agit, après le constat de l'existence d'un phénomène, de faire le juste diagnostic de son ampleur et de trouver le bon dispositif pour que les choses se mettent à leur place. Il est évident que si le diagnostic est faussé, le dispositif mis en place sera inadapté et inopérant.

Par-delà le Noir et le Blanc

Nous nous sommes réinvités au débat pour poser des questions, même quand elles pourraient fâcher, surtout quand elles fâchent et que l'on évite de (se) les poser puis proposer des réponses. Quelles sont les pesanteurs qui nous empêchent encore de voir en l'autre un humain et non un Noir, un citoyen et non un étranger ? Quels sont les éléments qui façonnent mon identité et surtout celle des enfants nés en France ? Est-ce la couleur de la peau ou la réalité culturelle et sociologique ? Quelle est la place de la couleur de la peau dans la détermination des identités réelles ? Quels sont les pièges à éviter ? Quels moyens mettre en œuvre pour sortir des ségrégations et des injustices dont sont victimes certains citoyens à cause de leurs origines ? Que penser de la discrimination positive ?

Nous voudrions apporter notre modeste contribution à la conviction humaniste et universaliste qui a guidé les grands penseurs noirs de France – Aimé Césaire, Frantz Fanon, Guy Tirolien – et beaucoup d'autres maîtres de la négritude – Francis Bebey, Senghor. Nous voudrions dire comme Frantz Fanon : « Le Nègre n'est pas, pas plus que le Blanc¹⁹. » Au-dessus de cela, il y a l'homme et le citoyen. L'assimilation totale de cette unique vérité est le seul moyen de sor-

17. Bounty, terme usité chez les Noirs, est l'insulte suprême que l'on lance aux Noirs qu'on accuse d'être blancs à l'intérieur, comme cette friandise fourrée de noix de coco blanche avec un nappage de chocolat. Cappuccino, utilisé par les Blancs, est l'insulte que l'on lance aux Noirs qui se prennent pour des Blancs alors qu'ils ne sont que des Noirs avec un petit nappage de lait blanc, comme le breuvage du même nom.

18. Gaston Kelman, op.cit.

19. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Points Essais, Paris, 1971, p.187.

tir des angoisses existentielles qui minent la Liberté de ceux qui sont ségrégués du fait de leur apparence, remettent en cause l'Égalité citoyenne et l'indispensable Fraternité qui doit unir tous les fils d'un même pays.

Nous voudrions nous inscrire dans une approche essentiellement *autocritique* du Noir et accessoirement accusatrice de l'autre, dans ses torts réels. Parlant de Richard Wright, l'un des maîtres de cette tendance autocritique, Clarence Walker nous dit que celui-ci « avait bien saisi l'essence de cette position autocritique noire quand, en commentant ses désaccords avec ses camarades noirs du Parti communiste, il observait qu'il était plus intéressé par des *questions* et eux par des *réponses*²⁰ », rejoignant en cela la prière de Frantz Fanon, ultime phrase de son livre : « ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge !²¹ » Quant à nous, nous ne participerons jamais à la subjectivité dictatoriale d'une certaine pensée unique noire percluse de certitudes. Nous ne voudrions pas céder au romantisme racial et nous refusons de nous inscrire dans le dictat qui impose à nos enfants et aux Antillais d'être des étrangers dans leur pays parce qu'ils sont noirs.

Le modèle américain

On nous demande souvent pourquoi nous tirons nos références des littératures et des sociétés négro-américaine et antillaise plutôt que du répertoire africain. En effet, dans nos textes et dans nos interventions orales, nous nous référons plus souvent à Guy Tirolien, Aimé Césaire, Frantz Fanon, pour ne citer que ces maîtres, qu'Hamidou Kane, Mongo Beti ou Camara Laye. La réponse est bien simple. A ce jour, notre centre d'intérêt exclusif reste la condition du Noir en France et de l'enfant issu de l'immigration noire en particulier. La problématique de cette population est plus proche de celle de tous les Noirs vivant hors d'Afrique que de ceux qui sont restés sur le continent.

Elle n'est pas loin cette époque où les Noirs américains, les Caribéens et les Noirs africains pensaient avoir des problématiques sociales et politiques communes. Aujourd'hui, si l'on exclut les quêtes mythologiques afrocentristes de certains, les Noirs américains ont compris qu'ils étaient des Occidentaux et que leurs problématiques n'avaient rien de commun avec le sous-développement africain. « Les Nègres américains se sont aperçus que les problèmes existentiels qui se posaient à eux ne recoupaient pas ceux auxquels étaient confrontés les Nègres africains..., que les problèmes qui maintenaient Richard Wright et Langston Hugues en éveil étaient fondamentalement différents de ceux que pouvaient affronter Léopold Senghor ou Jomo Kenyatta.²² »

Les enfants noirs de France sont très proches de leurs cousins américains. Evidemment, on pensera tout de suite au rap et à l'admiration qu'ils ressentent pour les personnalités noires des États-Unis et à l'inspiration qu'ils puisent dans ce pays. Mais ceci n'est que la partie visible et accessoire de la similitude des situations entre les deux groupes. La situation des Noirs en France n'est

20. Clarence E. Walker, *l'Impossible Retour*, à propos de l'afrocentrisme, Karthala, 2004, p.31.

21. Frantz Fanon, *op.cit.*, p.188.

22. Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, La Découverte Poche, 2002, p.205/206.

pas celle d'un peuple sous la domination sociale, politique et culturelle d'une puissance étrangère. C'était le cas de l'Afrique sous la colonisation. Ici, il s'agit, comme aux Etats-Unis, d'une minorité visible qui, arrivée sur un territoire dans des conditions difficiles, se bat sur cette terre qui est son pays, pour ses *droits civiques* fondamentaux, pour l'égalité des droits, contre les discriminations.

La solution aux problématiques des Noirs en France suivra inévitablement la voie tracée par les pragmatiques Américains. La France sort peu à peu de son rêve romantique de l'égalité républicaine qui descendrait du fronton des Maisons communes pour nimber les citoyens comme d'une auréole de canonisation. Il est évident que l'égalité de traitement en France, l'éradication des discriminations raciales, ne descendront pas du ciel républicain. Elles s'implanteront dans la société à la suite d'une démarche volontariste, quand grâce à la pédagogie, la société comprendra qu'il n'y a pas de prédestination professionnelle, qu'un ingénieur en informatique noir doit être embauché comme ingénieur et non comme Noir. S'il est parfois indispensable de légiférer, la fin des discriminations ne viendra pas des lois, mais grâce à la transmission par la pédagogie, d'une philosophie, d'un état d'esprit, par la mise en place de symboles forts qui agiront en permanence, lentement mais sûrement dans l'inconscient collectif de notre société.

Gaston KELMAN,
ancien directeur de l'observatoire du Syndicat d'agglomération
nouvelle de la ville d'Evry et auteur du best-seller
« *Je suis noir et je n'aime pas le manioc* »
paru en 2004 aux éditions Max Milo